AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
http://ageconsearch.umn.edu
aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

COMPTES RENDUS DE LECTURE

REVUE D'HISTOIRE MODERNE CONTEMPORAINE, Histoire de l'environnement

N° 56-4, octobre-novembre 2009, 163 p.

La *Revue d'Histoire moderne contemporaine* nous livre un dossier extrêmement ambitieux sur l'histoire environnementale. Le travail, coordonné par Fabien Locher et Grégory Quinet, élabore un état des lieux critique du rapport entre l'environnement et la construction de l'histoire. Ils souhaitent mettre en évidence le dynamisme que connaît aujourd'hui l'histoire environnementale – et ils y parviennent ! La remarquable introduction signée de ces deux auteurs présente une histoire critique de cette histoire environnementale, en dégageant les raisons d'un décalage entre une réflexion assez ancienne dans la tradition nord-américaine et une émergence tardive en France. Ils présentent aussi les travaux novateurs du point de vue de leurs objets d'étude et de leur méthodologie, en opérant un panorama historiographique très complet. Le dossier met en avant « *les médiations symboliques et matérielles qui façonnent, dans chaque situation historique, des assemblages hommes-nature particuliers et changeants* » (p. 35). Quatre contributions (J.-B. Fressoz sur la libéralisation *des « choses environnantes »*, F. Locher sur la prévision savante du temps, F. Thomas sur la protection des forêts et environnementalisme colonial en Chine, et Ronald E. Doel sur l'histoire et sciences de l'environnement physique) viennent compléter l'introduction. Elles témoignent de la diversité des approches, de la curiosité de certains objets – permettant de construire néanmoins une articulation complexe avec des objets traditionnels de l'historiographie – mais aussi de la difficulté de structurer cette histoire[1]. Difficile de résumer l'ensemble des questionnements soulevés par cet article. La richesse de la bibliographie et la diversité des options relayées constituent déjà en soi une réussite. Nous voudrions souligner quatre axes qui nous ont particulièrement intéressés.

Légitimer l'histoire environnementale

A partir du « *creuset américain* », les deux auteurs restituent les principales interrogations théoriques, méthodologiques et épistémologiques de la construction de cette discipline. Ils montrent ainsi tout l'intérêt d'une histoire des sciences dans laquelle on aperçoit toute l'importance du contexte historique de constitution et de légitimation des enjeux théoriques de l'environnement. En l'occurrence, ils mettent en évidence l'influence des mobilisations théoriques et citoyennes d'une jeune génération de chercheurs américains. Ces derniers ont été influencés par certaines mobilisations environnementalistes (relayées par quelques travaux précurseurs – comme ceux de Rachel Carson (1963 ; sur ce point voir également Yvard-Djahansouz, 2009 ; Duban, 2000)[2]. Cette dimension générationnelle est importante, aux Etats-Unis puis en France, pour saisir l'introduction de cette réflexion dans les champs

[1] On peut regretter que ces textes ne s'inscrivent pas totalement dans les questionnements épistémologiques posés dans l'introduction.

[2] A ces travaux il convient, sans doute, d'ajouter la tradition littéraire des écrivains nord-américains, décrivant la complexité des relations de l'homme avec les milieux, depuis Aldo Léopold, Thoreau… et, par la suite, Jim Harrison, Edward Abbey, Rick Bass…

académiques. Les auteurs montrent le travail mené par ces chercheurs pour institutionnaliser leur jeune communauté, créant à la fois des réseaux de recherches (associations...), des critères de scientificité (revues, congrès...) et d'éducation (enseignements spécialisés...). Néanmoins, cette structuration reste marginale, en raison du scepticisme des autorités académiques et du poids des mandarins socialisés avec d'autres ressources, qui ignorent, souvent, la dimension perturbatrice et refondatrice de la question environnementale. Il faut toute la force de convictions de ces trublions pour parvenir à faire reconnaître la pertinence de cette démarche historique. Et surtout, il faut compter sur la capacité de ces jeunes chercheurs à *relier* l'enjeu environnemental avec des enjeux sociaux (féminisme, histoire locale, patrimoine...), qui, eux, sont reconnus comme pertinents. La force de conviction qui anime ces chercheurs va produire ses effets au tournant des années 1990, période à laquelle leur marginalisation commence à se réduire. Ils acquièrent une certaine reconnaissance académique et une institutionnalisation de leurs objets de recherche.

Hésitations théoriques, ancrages empiriques

L'article introductif n'ignore rien des hésitations théoriques, des querelles méthodologiques et des divergences de position entre les membres de cette petite communauté. Quelle place accorder à la Nature (une réalité effective, une construction imaginaire ou une construction sociale) ? Comment appréhender les dimensions territoriales de l'environnement ? Comment constituer des approches comparatives ? Mis à part l'importance accordée à une approche empirique, les interrogations sont nombreuses et sans cesse alimentées par l'émergence de nouveaux problèmes écologiques. L'introduction offre une vision complexe de ces hésitations théoriques et méthodologiques. Ce faisant, G. Quinet et F. Locher expliquent ainsi toute la valeur heuristique de l'approche environnementale.

La démarche empirique utilisée par la plupart de ces pionniers constitue une ressource scientifique importante. Elle permet de valoriser des approches inédites en exhumant des traces du passé qui avaient jusqu'ici échappé aux analyses canoniques. Ainsi, l'histoire environnementale ne cesse de tisser des liens entre l'histoire présente et les temps longs du passé. La liaison temps court-temps long demeure problématique, car il s'agit à la fois d'assurer la légitimité de cette discipline, tout en lui permettant de s'inscrire dans les traditions intellectuelles de l'approche historique, sans ignorer les enjeux sociaux, souvent conflictuels autour de la nature (Cable, 1995). Mais en opérant cette liaison avec les enjeux environnementaux du présent, G. Quinet et F. Locher montrent toute l'originalité produite par cette démarche. Cette relation entre temps-immédiat et temps-long met d'autant mieux en avant les interactions qui existent entre les enjeux sociaux et environnementaux. Cela permet de mettre en valeur les divergences intellectuelles entre certaines approches américaines et française. Frédéric Thomas (« *Protection des forêts et environnementalisme colonial : Indochine, 1860-1945* ») vient ainsi questionner et bousculer les thèses – généralement admises – sur l'histoire environnementale coloniale de Richard Grove. Avec précision, il montre que loin de participer à une forme de négociation avec les savoirs et les acteurs locaux, l'approche coloniale de l'environnement reste dominée par une approche capitaliste et technique.

La démarche empirique permet aussi de procéder à des réévaluations sur les formes de construction des savoirs environnementaux. Ainsi, Ron Doel, en guise de bilan, montre que les processus de co-construction des sociétés et de leur(s) environnement(s), et le rôle qu'y

jouent les savoirs savants (« *Quelle place pour les sciences de l'environnement physique dans l'histoire environnementale ?* »). Il propose une contribution originale, faisant des militaires étasuniens les principaux promoteurs d'une connaissance effective de l'environnement, en vue de se préparer à un conflit avec l'URSS[3].

Spécificités françaises

G. Quinet et F. Locher rappellent le retard de la France à « *reconnaître la légitimité de ce champ de [l'histoire environnementale]* » ; une telle reconnaissance n'est acquise – et encore, faiblement – qu'au cours des années 1990. Comment expliquer un tel retard ? Loin de se cantonner à un questionnement superficiel, F. Lochet et G. Quinet établissent une réflexion critique sur cette situation, examinant tour à tour les conditions de l'émergence, de diffusion et de construction scientifique de ce champ intellectuel, et ce dans une perspective comparative (traditions anglo-saxonne et française). Ce travail, qui explore avec détails et précisions de nombreuses sources, tant françaises qu'étrangères, explique la manière dont les historiens de l'environnement français vont à la fois suivre les pas de leurs aînés américains, tout en s'en démarquant sur quelques points. La situation française est principalement marquée par la figure tutélaire des *Annales*. L'article met en évidence les multiples ramifications théoriques de cette démarche, mais qui, curieusement, ne prend guère en compte la singularité de l'environnement : « *la nature n'intervient pas comme une cause extérieure, car les processus sont trop complexes, mêlés, indissociables. Elle est donc intégrée à l'histoire des hommes, le tout formant un assemblage* » (p. 19). La rencontre entre historiens et environnement est conditionnée par cette prééminence de l'histoire sociale. Les travaux historiques sur l'environnement ne débouchent pas sur la construction d'une communauté épistémique particulière. Peut-être aurait-il été intéressant de proposer quelques pistes pour tenter d'expliquer les raisons de cette dissociation ? Une socio-histoire de ce silence est encore à construire.

Cependant, les frontières bougent assez fortement depuis une vingtaine d'années. La recherche française en matière d'histoire du climat est particulièrement féconde depuis quelques années, s'inspirant des travaux fondateurs d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Elle s'appuie désormais sur la mise en perspective critique de tout un ensemble de sources (particules emprisonnées dans les glaces polaires, pollens piégés dans les sédiments, les bois fossiles...), procédant ainsi à un riche décloisonnement disciplinaire (notamment avec l'archéologie, voir M. Magny, 1995). Cela permet en outre de lier l'histoire du climat avec l'histoire sociale (sensibilités des populations face au climat, évolution de la compréhension climatique avec la rationalité scientifique des Lumières, voir les travaux de P. Allard par exemple). Ainsi, L'article de F. Locher dans ce dossier consacré aux « *Météores de la modernité : la dépression, le télégraphe et la prévision savante du temps (1850-1914)* » montre clairement ce rapport entre la construction d'une modernité politique (qui fait la part belle à l'individu et à la construction rationnelle des rapports sociaux – dont la mesure du temps fait partie) et l'élaboration d'un appareillage et d'une méthode de mesure « *du temps qu'il fait* ». Une telle démarche valorise une réflexion inscrite dans la pratique de l'interdisciplinarité, avec des

[3] La thèse est séduisante, mais elle n'explique pas les procédures de publicisation qui opèrent alors, et comment ces connaissances participent à l'élaboration d'un espace public environnemental. Plutôt que d'y voir une forme de contribution à la légitimation de l'enjeu environnemental, on pourrait tout autant y voir une forme d'appropriation purement technicienne de cette question.

approches réunissant sciences de l'homme et de la société et sciences de la terre et de la vie. A ces travaux fondateurs de l'histoire du climat, les auteurs mentionnent les approches bien plus récentes du Programme Interdisciplinaire de Recherches en Environnement ou de ceux du Programme Environnement, Vie et Société du CNRS, pourtant jalonnés entre 1987 et 2002 de nombreuses publications[4]. Ces approches ont permis d'élargir les espaces de recherche (modélisation de la part de sociétés sur le climat, voir S. Van der Leeuw (2006) approches statistiques sur le climat, voir Beck, Delort, 1991).

A la différence des approches anglo-saxonnes, les approches françaises insistent sur l'importance de la longue durée, en comparant les situations modernes et contemporaines. Ainsi, Jean-Baptiste Fernoz examine les régimes de régulation des pollutions et des nuisances des XVIIIe et XIXe siècles (« *Circonvenir les* circumfusa. *La chimie, l'hygiénisme et la libéralisation des "choses environnantes" : France, 1750-1850* »). Loin de se contenter d'une histoire de la régulation, il pointe l'importance d'inscrire cette histoire dans une évolution d'une « *biopolitique* » dans laquelle on voit apparaître toute la force d'une approche libérale et techniciste.

En France, cependant, la situation reste fragile, en raison de l'absence de structuration d'un domaine de recherche appelé « histoire environnementale » dans les organismes de recherches et plus encore dans les universités, ainsi qu'une certaine absence de visibilité internationale (p. 21).

Caractéristiques de l'histoire environnementale

Comment caractériser cette histoire environnementale ? Il nous semble que l'on peut retenir cinq critères principaux. 1) Les contributions de ce dossier insistent sur l'importance des interactions profondes et complexes entre l'histoire de l'environnement et l'histoire humaine. Ce n'est pas simplement une affaire de climat, c'est aussi, parfois, une relation avec le monde animal sur un territoire limité. Ce sont aussi des pratiques de négociations qu'établissent les humains avec leurs environnements (entre médiations culturelles et techniques). 2) L'histoire environnementale continue la tradition d'une réflexion sur les temps longs de l'histoire, tout en y intégrant des « *cadrages spatiaux inhabituels par leur ampleur* » (p. 25). Cette dimension « globale » – qui constitue certes un pan particulier de cette histoire environnementale, tout en assurant cependant la constitution d'une toile de fond théorique propice à développer des approches plus réduites en temps et en espace – tend à questionner le sens du lien homme/nature. 3) L'histoire environnementale permet de s'interroger sur les conséquences des interactions hommes/milieux. En confrontant les temps longs aux résultats tangibles d'aujourd'hui, cette démarche permet de renouveler le cadre de nos relations avec la nature. L'histoire environnementale matérialise les approches spéculatives de l'éthique environnementale. Si cette dernière s'interroge sur la redéfinition de notre relation à la nature (approche écocentrique/approche anthropocentrique), ses questionnements demeurent trop souvent déconnectés de l'analyse de situations concrètes. L'histoire de l'environnement explore les modes d'organisations des sociétés passées qui ont façonné notre monde actuel.

[4] Sans compter le travail réalisé dans de nombreux laboratoires abordant ces questions tels Besançon, Meudon/ laboratoire Pierre Birot, Clermont-Ferrand/ MSH et Geolab, Lattes/ Montpellier, Rennes-Archéosciences, UMR 7041 ArScAn, Caen/Geophen, Nice/CEPAM Inrap pour n'en citer que quelques-uns.

Une telle démarche peut parfois aboutir à une remise en cause des modes de régulations politiques existant aujourd'hui... 4) Dès lors, il n'est pas étonnant de voir à quel point cette démarche contribue largement aux débats actuels sur la représentation de la nature dans nos sociétés. Cette réflexion épistémologique alimente un questionnement sur les politiques de recherches actuelles. C'est pourquoi, logiquement, les auteurs plaident pour « *une convergence souhaitable et fructueuse entre l'histoire environnementale anglophone et les travaux français* » (p. 22), afin, notamment, de parvenir à une complémentarité des approches et un approfondissement des ancrages territoriaux des questionnements théoriques. 5) Enfin, l'histoire environnementale associe une analyse des espaces sociaux avec les espaces environnementaux. L'étude des inégalités, des conditions de l'organisation mondiale des rapports économiques, de la construction des espaces urbains, etc. mettent en avant l'indissoluble lien entre l'homme et ses milieux de vie[5]. John McNeill définit l'histoire environnementale comme « *l'histoire des relations réciproques entre l'humanité et le reste de la nature.* » (cité par Ronald E. Doel, p. 137) La réciprocité... cette notion est ici fondamentale pour saisir toute l'importance de l'approche historique, qui prend en compte la propre histoire de la nature, à la fois dépendante de l'histoire des hommes, mais aussi condition même – dans son évolution ou sa capacité de se poursuivre – de cette histoire humaine.

L'un des objectifs de l'histoire environnementale, qui consistait à investir l'ensemble des champs de l'histoire générale, n'a pas abouti. Par contre, elle semble être parvenue à nouer des liens profonds avec la géographie historique, l'histoire rurale et agricole, ou bien encore l'écologie historique ou les approches historiques des sciences de la nature. Elle a par ailleurs acquis une meilleure visibilité dans les institutions académiques. Ce dossier montre à quel point la démarche constitutive de l'histoire environnementale n'est finalement pas si spécifique à l'histoire. Une telle analyse est bénéfique pour l'ensemble des disciplines des sciences sociales. Elle révèle le décalage entre l'état de l'environnement et sa prise en considération par ces disciplines, en raison d'une représentation encore sommaire des enjeux environnementaux. Un décalage à la fois temporel – au regard de l'évolution longue de l'environnement – et analytique – la multiplicité des enjeux immédiats de l'environnement sur les interactions hommes/milieux.

Bruno VILLALBA
Sciences Po Lille-Ceraps

Bibliographie

Beck C., Delort R. (eds) (1993) *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, CNRS Editions, 272 p.

Cable S. (1995 [1994]) *Environmental problems, grassroots solutions: the politics of grassroots environmental conflict/Sherry Cable, Charles Cable*, St. Martin's Press, 157 p.

[5] D'où l'importance d'étudier l'éco-biographie urbaine, de prendre en compte la gestion des pollutions dans leurs dimensions sociales, notamment à partir de la question des inégalités sociales/ inégalités environnementales... L'apport de l'école de Chicago nous semble un peu minimisée ; (Grafmeyer Joseph, 1984).

Carson R., (1963), *Le printemps silencieux*, Paris, Plon, 283 p.

Yvard-Djahansouz G. (2009) *Histoire du mouvement écologique américain*, Ellipses, 177 p.

Duban F. (2000) *L'écologisme aux Etats-Unis : histoire et aspects contemporains de l'environnementalisme américain*, Saint-Denis-de-la-Réunion/Université de la Réunion, l'Harmattan, 188 p.

Grafmeyer Y., Joseph I.(1984) *L'Ecole de Chicago*, Paris, Aubier, 334 p.

Magny M. (1995) *Une histoire du climat, des derniers mammouths au siècle de l'automobile*, Paris, éditions Errance, 175 p.

Van der Leeuw S. (2006) « Crises vécues, crises perçues », *in*: *Temps et espaces des crises de l'environnement*, Beck C., Luginbühl Y. et Muxart T. (éds), Paris, éd. Quae, p. 351-368.